

Ces deux cœurs
Une histoire de Frère Columba O'Neill, C.S.C.

Par
Frère Ernest Ryan, C.S.C.

Traduit de l'anglais par Maj-Britt Frenze

Chapitre 1

L'obscurité se rapprochait. De chaque côté où les chaumières minières se blottissaient, les uns contre les autres, comme pour se réchauffer, les petites lumières jaunes tremblaient à travers les fenêtres qui étaient recouvertes de poussière. Ils jetaient les ombres malades sur la neige foncée.

L'hiver arrivait tôt à Mackeysburg, Pennsylvanie, en 1848. Déjà, même dès le quatre Novembre, le sol était couvert de neige depuis plus qu'une semaine. Mais la neige signifie une chose pour les habitants d'une ville minière : plus de saleté. Presque au moment où les flocons tombaient, ils étaient noircis par la fumée et la poussière de charbon qui pénétraient tout.

Un étranger se promenant sur les voies aurait du mal à distinguer une chaumière de l'autre en plein jour, mais le médecin du village connaissait chacun— même dans les ténèbres sombres.

À ce moment, malgré le froid du petit matin, quelques personnes se dépêchaient de passer leur chemin, les colliers relevés hauts contre le vent.

Un petit nœud était assez bizarre. Il consistait en un homme grand, âgé, et bien emmitouflé contre le froid. Il portait un cartable noir et il marchait avec deux enfants, assez petits. Ils marchaient en silence.

Tout à coup, une voix brisa le silence sombre.

« Bonjour, docteur ! Ne dites pas qu'il y a quelqu'un de malade au village ce soir ! »

L'homme grand qui était avec les enfants leva la tête, la tête qui était trop alourdi par la pensée pour tenir haut par ce temps.

« Bonjour, George », il dit, en connaissant l'homme qui l'appela. « Mais, oui », il dit lentement, « Mais ce n'est pas si grave. Un autre bébé arrive à la famille O'Neill. »

Le médecin rentra la tête dans le cache-nez et marchait péniblement. L'autre homme ne parla plus. Les mariages, les naissances, les morts— ces événements ne sont pas quelque chose de remarquable dans le train-train d'une ville minière.

« Voici la maison, Docteur », dit un des enfant O'Neill dans une voix maigre.

« Oui, chérie, je le sais », dit le médecin, sans lever les yeux du sol.

Une lampe à pétrole dans une fenêtre jetait une lueur malade sur la petite chaumière. La lampe était là pour accueillir le médecin. En fait, sa présence soulignait le contraste entre la crasse à l'extérieur et la propreté joyeuse à l'intérieur.

« Entrez, Docteur, nous vous attendons », dit Michael O'Neill. « Dieu merci, vous avez pu venir. »

« Tu ne t'inquiètes pas trop, mon fils ? » demanda le médecin en posant sa sacoche sur la table et enlevant son cache-nez et son pardessus.

« Non, Docteur, Dieu nous a toujours bénis. »

Une heure plus tard les quatre enfants O'Neill regardaient avec une grande admiration leur nouveau frère, qui était bien installé dans des couvertures chaudes.

À la porte de la maison, le médecin parlait avec Michael O'Neill très sérieusement.

« Je n'en ai rien dit à Ellen, mais le petit a les pieds bots. Tu peux la dire plus tard, mais elle va savoir bien assez tôt. On n'y peut rien. »

Le médecin essayait d'annoncer la nouvelle le plus doucement possible. Il ne voulait pas gâcher telle instant joyeux, mais il pensait qu'il ne faisait que son devoir.

« Je reviens demain matin, Mike. Tout va bien avec Ellen. »

Ainsi le médecin entra l'obscurité d'une nuit de Novembre. Aucune lumière électrique, même pas la lune, ne créaient de la lumière.

Mike O'Neill restait dans ses pensées profondes. Un enfant aux pieds bots. Il n'en avait vu qu'un dans sa vie. Il jeta un coup d'œil à l'image du Sacré-Cœur, qui restait à la place d'honneur sur le mur.

Il laisserait la nature suivre son cours. Dieu savait ce qui était le mieux.

Dans deux jours tout était rentré dans la normale à la chaumière. Michael O'Neill abattait sa pioche dans les entrailles noires de la terre centaines de pieds sous-terrain. Il avait hâte de finir. C'était le premier jour qu'il travaillait depuis la naissance du petit, et le premier jour que sa mère s'occupait de lui toute seule. Sans aucun doute, elle découvrirait les pieds étranges dont Mike pensa beaucoup. Que penserait-elle ? Que dirait-elle ?

Michelle O'Neill se dépêcha de rentrer chez lui ce soir.

« J'ai un nom pour le petit », dit la mère quand son mari entra sa chambre.

« Déjà ? »

« On l'appelle John. »

« John. Après qui ? »

« Le disciple bien-aimé : parce-que... »

Elle avait les larmes aux yeux.

« Parce-que j'aimerai *plus* que les autres. »

« Donc... tu ... le sais ? »

« Oui, Michael. Je le sais. »

Chapitre 2

John O'Neill, qui était potelé, avait du mal à marcher. Chaque jour, Maman passait des heures avec lui jusqu'à la naissance d'un autre petit O'Neill, puis les enfants plus âgés l'aidaient.

« Lentement, lentement », ils appelaient, le laissant debout et appuyé contre le mur, marchant quelques pas de lui, et lui tendant les bras.

Déjà, c'était évident qu'ils aimaient d'une manière spéciale, comme leur mère, leur frère infirme.

« Lentement, lentement », il gargouillait en retour, faisant un gros effort, et puis tombait par terre. Mais il ne restait pas là. Le petit John se levait, il posait les mains sur le mur, et il se forçait sur ses pieds.

L'épreuve était long et dur, mais un jour John O'Neill put marcher. Et avec les conseils de sa mère, il développait une démarche assez gracieuse.

Néanmoins, on ne peut pas dire que sa démarche maladroite n'avait pas dérangé John O'Neill. Cela le dérangeait autant que cela dérangerait n'importe quel enfant de son âge. Cela le dérangeait surtout quand plusieurs des autres garçons jouaient ensemble, ou quand ils faisaient de longues randonnées pour les baies et les noix de noyer. Cela le dérangeait aussi quand il ne pouvait pas suivre les autres garçons et leurs chiens quand ils allaient à la chasse au lapin.

« Pourrai-je un jour aller vite comme les autres garçons, maman ? »

« Tu pourras tous les battre encore, mon fils. Tant de choses peuvent arriver. »

Elle resta en silence pour un moment, avec le regard long qu'elle avait souvent dans ses yeux bleus.

« John, il y a si nombreux moyens de devancer. Ne t'inquiète pas. »

Elle essayait toujours de ne pas le décourager. Elle savait qu'il était différent des autres enfants ; au moins, il semblait être beaucoup plus réfléchi.

Mais John apprenait à courir. Il apprenait beaucoup de chose dont les garçons normaux faisaient, même il retenait toujours sa disposition contemplative.

À l'école il était silencieux et il travaillait durement à ses courses d'école, tels comme ils étaient dans une ville minière éprouvante, mais depuis quelque temps, il sentait qu'il devait travailler pour aider à subvenir aux besoins de la famille. Plusieurs fois, il parlait de ça avec sa mère, mais elle disait d'être patient.

« Il y a plusieurs années devant toi. Tu ne seras un garçon qu'une fois dans ta vie. On va bien pour l'instant. »

Un jour, quand son père semblait plus fatigué que d'habitude, John s'assit à côté de lui.

« Tu ne penses pas que je pourrais trouver un travail avec toi dans la mine, papa ? »

Un moment tendu de silence passa. La plupart des mineurs ne veulent pas que leurs fils reprennent leur travail.

« S'il y avait quelque chose d'autre pour toi, John, je refuserais, mais je sais qu'il n'y a rien. Je verrai le patron et il pourra peut-être vous trouver quelque chose à faire, au moins pendant les vacances. »

Donc, quelques jours plus tard, John accompagna son père au fond des mines, dans les tunnels longs, sombres, humides, et étouffants, les tunnels qui semblaient mener partout. John O'Neill, il avait vraiment peur, mais il fallait cacher son effroi. Il y avait beaucoup des garçons

de son âge dans les mines, et quelques plus jeunes que lui. Ça ne ferait pas de dévoiler sa peur. Il avait déjà assez de handicaps.

Quand ils s'arrivèrent enfin à leur niveau, John était séparé de son père et il rejoint les autres garçons qui triaient le schiste du charbon. Le travail était bon et dur. Il n'y avait pas de temps pour flâner non plus. Les bons sous américains n'étaient pas donnés aux ce qui ne les gagnaient pas.

À la fin du premier jour, les doigts de John étaient si douloureux qu'il ne pouvait rien toucher. Il essayait de cacher le sentiment, surtout de sa mère, qui s'était inquiétée pour lui toute la journée. Mais le garçon fourbu s'endormait déjà profondément quand le repas frugal fut terminé.

« Porte-le au lit, Mike. Il ne va pas se réveiller même quand tu le touches. »

« J'étais le même après mon premier jour aux mines. Il semble qu'il y a très longtemps. »

Jour après jour, jeune John continuait ce tour interminable. Chaque matin d'été, il voyait quelques minutes du soleil doré, et puis, il descendait dans la nuit vivante de la mine. La soirée lui donnait un regard éphémère du soleil vermeil à l'ouest, et puis, la nuit du sommeil noircissait sa connaissance.

Nous ne savons pas combien de temps John travaillait dans les mines. Mais bien avant qu'il ait fini, les parents et lui savaient bien qu'il ne pourrait pas continuer longtemps.

Un jour il étonna sa mère.

« Maman, j'en ai marre des mines. Je vais apprendre le métier de cordonnier. »

« Ah, c'est bon. Je suis ravie de cette nouvelle. L'autre travail était trop dur pour toi. »

Et c'est ainsi qu'il arriva que John O'Neill, quelqu'un qui avait beaucoup souffert à cause de ses pieds, commença son apprentissage chez le cordonnier du village.

Dès son premier jour à la boutique, John aimait faire son travail. Cela semblait lui donner une nouvelle vie. Il y avait beaucoup de choses à apprendre, beaucoup de chose à faire. C'était intéressant. Même les journées de dix heures lui semblaient très courtes.

Le maître s'émerveillait de la rapidité et de l'efficacité de son apprenti, et avant longtemps aurait pu doubler ses revenus si une calamité n'avait pas frappée la nation.

Chapter 3

Le 20 décembre 1860, la Caroline du Sud fit sécession de l'Union. Elle était rapidement suivie par le Mississippi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie, la Louisiane, et le Texas. Le 4 février de l'année prochaine, les représentatives de ces États rencontrèrent à Montgomery, Alabama, adoptèrent une constitution provisoire, et même choisirent un Président provisoire et Vice-Président. Un peu plus qu'un mois plus tard, la constitution temporaire était supplantée par une constitution finale, qui était adoptée par le Congrès Confédéré en février 1862.

Pendant ce temps, Abraham Lincoln était inauguré en tant que Président des États-Unis, et il plaidait fortement pour l'Union. Après, il y avait le pilonnage à Fort Sumter et la Guerre Civile, une tragédie, commença.

La nouvelle se répandait lentement à cette époque, mais ça ne prit pas beaucoup de temps pour les mineurs de Mackeysburg, Pennsylvanie, d'entendre que Le Nord dut se rendre le Fort à la Confédération après que cinquante canons le bombardèrent pendant trente-quatre heures. Ils s'étaient à peine remis du choc lorsque l'appel aux armes arriva environ une semaine plus tard. Monsieur Lincoln avait demandé environ soixante-quinze mille volontaires, et des hommes de tous horizons répondaient avec hâte pour défendre les Étoiles et les Rayures.

Mackeysburg, même si elle était petite, envoya son quota en réponse à l'appel du Président. Il y avait une grande ruée pour faire des chaussures, nouvelles et fortes, et le maître et l'apprenti travaillaient de longues heures pour aider les nouveaux soldats.

Puis, deux événements étranges changèrent les vies des deux cordonniers à jamais. Le maître croyait qu'il manquait à son devoir s'il ne se portait pas volontaire. Si le Nord devait réussir le grand combat pour préserver l'Union, le Nord devait avoir des hommes pour se battre pour lui. L'armée devait être bien chaussée, et pour cela le cordonnier devait être avec les hommes.

Bien sûr, John O'Neill était trop jeune pour s'enrôler dans l'armée de l'Union. Mais un autre appel avait résonné à ses oreilles. Il sentait depuis quelques temps l'appel de servir Dieu d'une manière plus intime, mais il ne savait pas comment.

Pourtant, la fermeture du cordonnier mit un terme temporaire à ses réflexions. On ne parlait que de guerre. On ne pensait qu'aux maisons brisées et aux tombes de plus en plus nombreuses dans les champs et dans les coteaux.

Nous ne savons pas si le père de John s'enrôla. Mais nous trouvons que notre jeune cordonnier, en portant tout le matériel du cordonnier, partit pour un long voyage. La destination était incertaine.

Dans chaque nouveau village, le cordonnier visitait l'église et passait un certain temps en prière silencieuse. Après, il prenait des commandes de chaussures.

À l'époque, les États-Unis étaient peu peuplés, et les agriculteurs vivaient souvent à plusieurs kilomètres l'un de l'autre. Une sortie au village voisin signifiait souvent tout un voyage qui ne pouvait être fait que rarement.

Les gens dépendaient des colporteurs, des bricoleurs et des cordonniers itinérants pour la plupart des choses dont ils avaient besoin.

John O'Neill connaissait ces colporteurs, et il savait qu'ils étaient durs en affaires et amassaient souvent des richesses considérables. Mais il ne s'intéressait pas à cet aspect de leurs vies. Il voulait gagner assez d'argent pour subvenir à ses besoins : il avait assez d'énergie pour ça. Il savait aussi qu'il pouvait faciliter la charité aux pauvres par l'application de son métier. Il pouvait même faire un peu d'évangélisation quand l'occasion se présentait. Mais probablement surtout il sentait que Dieu clarifierait toute vocation qu'il désirait pour lui.

Il serait très intéressant de savoir quelle route le jeune cordonnier emprunta lorsqu'il quitta sa maison en Pennsylvanie pour se débrouiller tout seul. Sa vie comme mineur et son expérience comme cordonnier l'endurcissaient pour le long voyage solitaire à travers son état, puis de là vers Virginie où l'Ohio— on n'en sait pas. Quand nous avons un compte rendu exact de son voyage, il est déjà dans le Colorado.

Pendant les voyages, il passait beaucoup des nuits dans un grenier à foin ou sous les étoiles, et bien sûr, quelques nuits dans les amicales maisons. Quand il arrivait à une ferme dont on attendait un cordonnier, il était bien accueilli. Il passait souvent un mois dans une maison en fabriquant des chaussures à partir de peaux séchées et fines qui avaient été conservées spécifiquement à cet effet.

Quand nous entendons encore de John O'Neill, il avait traversé les prairies et arriva en Californie, malgré sa démarche maladroite. La plupart du voyage était fait à pied et seul. Quel dommage que nous n'avons pas plus d'informations à ce sujet ! Mais John était toujours quelqu'un qui parlait peu de lui-même.

Pendant ce temps, la destruction et le carnage de la Guerre Civile prirent fin. L'acier froid de la balle de l'assassin avait transpercé le cerveau d'Abraham Lincoln, et il avait été enterré au milieu de la fleur de sa nation. La Reconstruction, dont il avait ardemment souhaité et dont il demandait de toute urgence pendant son Second Inaugural, était résolument avancée. Les États-Unis progressaient vers la place qui leur revenait parmi les grandes nations.

John rencontra un autre cordonnier itinérant quelque part sur la route, un homme portant ses propres outils et rentrant chez lui. John ne dit jamais le nom de cet homme ou où il le rencontra, mais il était merveilleusement impressionné par le niveau de maîtrise atteint par l'étranger.

« Où avez-vous appris votre métier ? » demanda le cordonnier grand, aux cheveux roux, qui venait de Mackeysburg.

« Dans une petite école de l'Indiana. Ils l'appellent Notre Dame. »

« Ne me dites pas qu'ils enseignent de telles choses à l'école ! Je l'ai appris chez un cordonnier en Pennsylvanie. »

« Oui, ils enseignent la cordonnerie, la forge, la couture, la menuiserie et de nombreux autres métiers à Notre Dame. Bien sûr, ils enseignent aussi des matières scolaires régulières. »

« Qui dirige l'école ? Je n'en ai jamais entendu parler auparavant. »

« La Congrégation de Sainte-Croix, à l'origine une Communauté française, dirige l'école. La Communauté est composée de prêtres et de Frères. Cela fait trente ans que Notre Dame a ouvert ses portes. »

« Vous dites que ce sont les prêtres et les Frères qui dirigent l'école. Que voulez-vous dire par Frères ? »

« Ils sont des hommes qui consacrent leurs vies à Dieu par les vœux de pauvreté, chasteté, et obédience, mais ils n'ont jamais l'intention de devenir prêtres. Ils portent l'habit religieux et partagent en commun tout dans l'Ordre avec les prêtres. Je n'ai jamais entendu parler de quelque chose comme ça non plus jusqu'à ce que j'allât à Notre Dame. Croyez-moi, il y a des hommes merveilleux parmi les Frères là-bas. Nous aimions tous Frère Benoit qui était le Préfet Principal. Puis il y avait Frère Cyprien, un vrai saint. Ils disent que ses prières ont fait fleurir très tôt un lys pour que Saint Joseph l'eut pour sa fête. Et je connais Frère Vincent, un autre grand vieux. Il est arrivé avec les premiers Frères de France. Et il y en avait d'autre que vous aimerez rencontrer. »

« Ça c'est sûr », dit John, et il était évidemment très intéressé. « Est-ce que tous les Frères enseignent à Notre Dame ? »

« Mais non, pas tous. Frère Lawrence gérait la ferme. Frère Augustus était le tailleur. Et il y en avait d'autres que je n'ai pas pu rencontrer à cause de leur travail. »

Une lueur étrange semblait apparaître dans les yeux de John, et un sentiment de la paix inondait son amé. Est-ce que Dieu lui appelait à Notre Dame ? Serait-il admis, même avec les pieds difformes, dans la confrérie qui avait produit des hommes si merveilleux ?

Chapitre 4

Les Frères de Sainte-Croix, dont parlaient les deux cordonniers, s'appelaient à l'origine les Frères de Saint Joseph. Ils avaient été fondés par Père James Francis Dujarie, le curé de Ruille, France, en 1820.

Ce prêtre zélé avait déjà fondé les Sœurs de la Providence en 1807. Sa deuxième entreprise était d'organiser une société de Frères qui, tout en vivant normalement en communauté, aussi pourraient aller individuellement pour enseigner dans les petites paroisses et dans les zones rurales si ça serait nécessaire. Son évêque, Monseigneur Claude Madeleine de la Myre approuva fortement son projet à l'été 1820, et en novembre cinq jeunes hommes furent entrés. Seuls deux membres du groupe d'origine persévéraient jusqu'à la mort.

La Communauté, comme presque tous les autres, avait ses épreuves. « Pendant l'année 1828, le volcan de la Révolution Française cracha le résidu de sa lave sale, et les effets de cette éruption sur la foi et la morale de la France en 1829 peuvent être jugés par les ravages qu'elle causa parmi les Frères de Saint Joseph à Ruille. Les vocations se furent rares et les défections nombreuses. La marée d'abnégation qui avait amené à Ruille en moins d'une décennie quelque trois cents jeunes hommes, s'éteignit en 1829 pour ne plus revenir chargée de sa quantité habituelle de précieux trésors. »

En 1835, le vénérable Père Dujarie, « épuisé par les années et les infirmités, fit savoir à son évêque qu'il n'était plus en mesure de gouverner et de guider les Frères de Saint Joseph. Il offrit de remettre sa charge entre les mains de Sa Seigneurie afin qu'il pût à son tour confier la bande héroïque à quelque digne prêtre. Monseigneur Bouvier et les Frères étaient unanimes dans leur choix du Père Moreau. Reconnaisant la main de Dieu dans cette sélection et se sentant fortement attiré vers la petite communauté dévouée, dont il appréciait à fond l'admirable vocation, le Père Moreau n'hésita pas à accepter la nouvelle charge. »

Père Basil Moreau était professeur au Grand Séminaire de la ville du Mans, un prêtre très zélé qui, parallèlement à son enseignement, trouvait le temps de donner des retraites et des missions. En 1835, il réunit six jeunes ecclésiastiques et, avec l'autorisation de l'évêque,

Monseigneur Bouvier, fonda les Prêtres Auxiliaires du Mans. Donc, l'année 1835 trouve le Père Moreau gouvernant à la fois les prêtres et les Frères, bien qu'ils n'aient été organiquement unis que le premier mars 1837. A cette époque, la nouvelle Communauté était connue sous le nom d'Association de Sainte-Croix.

Le magnifique travail des Frères dans le domaine de l'éducation était apprécié dès le début. « Dès 1836, l'abbé Moreau avait été sollicité par le préfet du département de la Sarthe pour le compte du Ministère de la Marine et des Colonies à propos d'une fondation de Frères enseignants dans les possessions françaises de la Martinique et de la Guadeloupe. » En 1839, une demande venait de l'évêque Monseigneur Dupuch d'Alger pour des Frères pour les écoles de son diocèse, et l'année suivante les premiers missionnaires allèrent en Afrique.

Aussi en 1839, Le Père Célestine de la Hailandière, alors vicaire-général d'un évêque, Monseigneur Simon Bruté de Vincennes, Indiana, fit un appel personnel au Père Moreau pour quelques Frères. Avant qu'une réponse définitive n'ait été donnée, Monseigneur Bruté décéda et l'abbé de la Hailandière était avisé qu'il succéderait au siège vacant. Il fut consacré le 18 août 1839 et, une semaine plus tard, supplia le Père Moreau des enseignants pour ses écoles.

Rien n'aurait plus plu au Père Moreau que de pouvoir envoyer les hommes immédiatement, mais en raison de quelques difficultés à obtenir de l'argent pour le transport, ce n'est que le 8 août 1841 que les premiers missionnaires s'embarquèrent pour l'Amérique. Le groupe était composé du Père Edward Sorin, âgé seulement de 27 ans, qui devait être Supérieur ; Frère Vincent Pieau, 44 ans, Frère Anselme Caillot, 15 ans, et Frère Gatian Monsimer, 14 ans, qui devaient être enseignants ; Frère Joachim André, 33 ans, tailleur ; Frère Marie Patois, plus tard connu sous le nom de Frère Francis Xavier Patois, 21 ans, menuisier ; et Frère Laurent Ménage, 25 ans, agriculteur. Il leur fallut trente-neuf jours pour faire la traversée jusqu'à New

York, et ils accostèrent, assez symboliquement, la veille de la fête de l'Exaltation de Sainte-Croix.

Les trois premiers jours en Amérique se passèrent chez M. Samuel Byerley qui, à la demande de Monseigneur Hailandière, rencontra les missionnaires au quai. Le quatrième se passa dans le palais de Son Excellence John Dubois, évêque de New York. Le jour suivant, ils remontèrent l'Hudson en bateau, et de là à Buffalo par l'ancien canal Érié, un voyage de sept jours et demi. Ils traversèrent le lac Érié jusqu'à Tolède en bateau à vapeur, un voyage de trois jours. De Tolède, ils allèrent en bateau à Miami et de là à Napoléon. L'étape suivante était par voie terrestre en wagon jusqu'à Defiance, où ils allèrent par l'eau jusqu'à Fort Wayne. Deux jours plus tard, ils étaient à Logansport. Le dernier tour à Vincennes couvrait une semaine. Il fallut exactement vingt-quatre jours aux pauvres missionnaires pour faire le voyage de New York à Vincennes.

À peine trois jours plus tard, la petite Communauté s'installa à Saint-Pierre, un petit village à quarante-trois kilomètres de Vincennes. La ville comptait une cinquantaine de familles catholiques. L'évêque avait donné au Père Sorin un programme de son travail : prendre soin des catholiques de St. Peter's, et de St. Mary's et de Mt. Pleasant, les missions voisines ; construire une école pour les enfants catholiques de la localité, et leur enseigner ; construire un noviciat et chercher des recrues pour les Frères.

Le Frère Vincent fut nommé Maître des Novices et, dans un an, il eut douze sujets, dont aucun français. Huit étaient irlandais, trois allemands et un anglais.

Moins d'un mois après leur arrivée dans l'Indiana, les Frères dirigeaient une école à St. Peters : six mois plus tard, une seconde avec une trentaine d'élèves, à quelques kilomètres de

distance. Mais le Père Sorin voulait une université ! L'évêque n'acceptait pas cela car il y avait une université dans le diocèse dirigé par les eudistes.

Lors d'une deuxième rencontre avec l'évêque au sujet d'une université, le prélat signala au Père Sorin une propriété dans le nord de l'Indiana qu'il leur donnera. Le prêtre revint en hâte pour en discuter avec les Frères et prier à ce sujet. Le résultat fut qu'environ une semaine plus tard, le site près de South Bend fut accepté.

Le 16 novembre 1842, laissant onze Frères venir plus tard, le Père Sorin et sept Frères partirent pour ce qui était alors, et est aujourd'hui, connu sous le nom de Notre Dame. Seuls deux des Frères appartenaient au groupe original de France : le Frère Marie Patois, plus tard connu sous le nom de François Xavier Patois, et le Frère Gatian Monsimer. Les cinq autres : les Frères Peter Tully, Patrick Connelly, Basil O'Neil, William O'Sullivan et Francis Disser faisaient partie de ceux qui avaient rejoint la Congrégation depuis son arrivée à St. Peter's. C'était un voyage de plus de 400 kilomètres et il se faisait pendant l'hiver en chariot et à pied. Les missionnaires furent onze jours sur le chemin.

Les voyageurs épuisés arrivèrent à Notre Dame le 26 novembre, pour constater qu'il n'y avait que trois petits bâtiments : une chapelle qui avait été érigée par le Père Badin en 1834, une maison dans laquelle son interprète avait vécu, et une cabane située près de la chapelle. Mais tous commençaient à travailler dès que possible, et le travail commencé par eux n'arrête pas. Aujourd'hui encore, certains des bâtiments sont en briques faites à la main par les pionniers Frères de Sainte-Croix.

Mais la Notre Dame à laquelle John O'Neill se rendit le 9 juillet 1874 ne ressemblait en rien à celle à laquelle nous sommes habitués. Peut-être que le seul bâtiment sur le terrain aujourd'hui, déjà existant à son arrivée, est ce que nous appelons la Maison de la Mission.

Charles et ses hommes étaient occupés à construire l'église actuelle, mais elle n'était achevée que six ou sept ans plus tard.

Le Bâtiment Principal à l'époque devait être imposant, sinon inspirant. Il avait une largeur avant de quarante-neuf mètres, une profondeur de vingt-quatre mètres et une hauteur de six étages. Elle aussi avait un dôme et une statue de Notre-Dame. Ce bâtiment abritait tous les étudiants, des minimes aux seniors de l'Université, et contenait les salles de classe, les salles d'étude, les réfectoires et les chambres privées des membres du corps enseignant.

Le Révérend Edward Sorin, le premier président de Notre Dame, était encore vivant. Il était un homme de taille moyenne qui portait les cheveux assez longs, mais gardait un visage rasé de près. Il était actif dans tout ce qui se passait, mais il laissait la gestion de l'Université à d'autres depuis sept ans.

Au moment où John O'Neill arriva sur le campus, Père Auguste Lemmonier, un neveu de Père Sorin, en était le président. Cependant, il était un homme malade et n'était pas destiné à vivre tout au long de l'année 1874.

L'École des Travaux Manuels de St. Joseph, cette partie de Notre Dame qui avait d'abord attiré l'attention du jeune O'Neill sur l'endroit, était située à peu près à l'endroit où se trouve maintenant Dillon Hall. A cette époque, l'École de Saint Joseph compte une cinquantaine d'apprentis, une bonne indication de la valeur des cours offerts par les Frères.

Mais John ne s'intéressait pas particulièrement par aucune partie de l'école. Il était venu à Notre Dame pour demander la permission de rejoindre les Frères de Sainte-Croix. Il irait immédiatement vers celui qui serait en mesure de lui accorder cette demande.

Chapitre V

C'était un après-midi étouffant ce 9 juillet 1874. Dans le petit village de South Bend, peu de gens s'agitaient. Et donc John O'Neill marchait dans l'espoir de rencontrer quelqu'un qui pourrait lui dire comment se rendre à l'Université de Notre Dame.

Sous un arbre à l'ombre, il vit un garçon allongé.

« Pourrais-tu me dire, mon garçon, comment je peux me rendre à l'Université de Notre Dame ? »

Le garçon s'assit, sans aucune peur, et regarda le grand homme aux cheveux roux et avec la lourde sacoche.

« Vous feriez mieux de demander à ma mère. »

Et juste au moment où le garçon se leva, une voix de femme se fit entendre dans le silence brûlant.

« Que veut-il, Johnny ? »

« C'est ma mère », dit le garçon à l'inconnu. Et puis à la mère : « Il veut savoir comment se rendre à Notre Dame. »

Après une assez longue discussion qui, malgré sa longueur, n'était pas très claire, John continua son chemin. Dans son état de fatigue, ce dont il se souvenait le mieux, c'était que l'Université était encore à plus de trois kilomètres. Quand il arriva enfin sur la route qui menait à l'école, il découvrit qu'il ne s'agissait guère plus que d'un chemin de charrette.

Il était près de cinq heures de l'après-midi lorsque John O'Neill eut son premier aperçu de la statue de Notre-Dame debout sur le dôme au-dessus du Bâtiment Principal. Il s'arrêta un instant, captivé par le spectacle. Il baissa les yeux sur ces pieds déformés puis revint à Notre-

Dame. Veillera-t-elle à ce que ses pauvres pieds ne l'empêchent pas de devenir un religieux, le désir de son cœur depuis l'âge de quatorze ans ?

Encore une fois, il avança, plus confiant maintenant. A quelques mètres devant lui, sur sa gauche, se trouvait un cimetière. Il inclina son chapeau en passant et respira une prière pour les pauvres âmes. À côté de 'God's Acre' se trouvait un jardin bien entretenu, ses longues rangées montrant des signes de culture récente. Comme tout était calme : pas un oiseau ne chantait dans les arbres immobiles.

Soudain, un moine vêtu de noir sortit d'un bâtiment devant lui et se dirigea vers un grand édifice qui dominait maintenant tout. John marcha plus vite pour rattraper le moine qui, entendant des pas, s'arrêta brusquement et se retourna.

« Père, je suis un étranger ici ! »

« Bienvenue ! Je suis Frère Francis Xavier. »

John O'Neill semblait perdre un pas dans sa foulée vers l'avant. Il n'avait pas soupçonné cet habit noir au col romain d'être un Frère.

« Je m'appelle John O'Neill et je suis venu voir si je peux devenir Frère. »

« Alors je vous emmènerai voir notre Supérieur, le Père Sorin. Voulez-vous s'il vous plaît m'accompagner ? »

En quelques minutes, le jeune cordonnier se retrouva en présence du Supérieur Général de la Congrégation de Sainte-Croix. Tout d'abord, la pensée l'étonna et il se sentait un peu nerveux, mais il ne fallut pas longtemps pour se sentir à l'aise, même sous les yeux plutôt perçants de ce grand homme. « Et comment avez-vous entendu parler de notre Congrégation ? » demanda le prêtre.

« D'un diplômé de votre École des Travaux Manuels, Père », répondit le cordonnier.

« C'est bien, c'est bien », Père Sorin acquiesça.

« Et pensez-vous que vous pourriez utiliser un pauvre homme comme moi, Père ? Je voulais depuis longtemps mieux servir Dieu. »

« Vous êtes venu au bon endroit, mon fils. Venez, nous ferons le tour du lac jusqu'au noviciat. Nos postulants vivent dans la même maison que les novices. »

Le Père Sorin attrapa sa barrette et, un instant plus tard, les deux étaient en route. Ils avaient marché et bavardé pendant un moment lorsque John dit à Père qu'il était cordonnier, et qu'il sentait qu'il pouvait se rendre utile, et surtout qu'il aimerait apprendre à aimer de plus en plus Notre-Dame et le Sacré-Cœur et ainsi assurer son salut éternel. Le Père Sorin était profondément impressionné par la franchise et la sincérité de ce jeune homme. Pas une seule fois il ne mentionna sa difformité, ni même donna l'indication qu'il l'avait remarquée.

Au noviciat, John fut présenté au Maître des Novices, le Père Louage. Ce bon prêtre le mit à l'aise en le confiant à l'une des novices.

Ce soir, en raison de la présence du Supérieur Général qui restait à souper, les novices furent autorisés à parler pendant le repas, et avant que ce soit terminé, le nouveau postulant se sentait de la famille. Dans son âme était entrée la paix qu'il avait cherchée pendant si longtemps. Tout le monde était extrêmement gentil avec lui, et de la belle image sur le mur devant lui, les yeux bienveillants du Sacré-Cœur semblaient regarder droit dans son âme.

Dans la chapelle ce soir-là, John reçut un endroit d'où il pouvait regarder directement vers une belle statue du Sacré-Cœur, et tandis que son attention était principalement centrée sur le tabernacle, de temps en temps ses yeux s'égarèrent vers la statue.

Jour après jour de paix merveilleuse suivi. Le premier septembre, le Père Louage convoqua John au bureau et lui dit qu'il avait été accepté par le Conseil et que la date de la prise de l'Habit serait le 8 septembre.

C'était vraiment un jour heureux pour John O'Neill. Le désir de son cœur avançait une autre étape vers l'accomplissement. Lui et ses compagnons firent la Retraite exigée avant la réception et se préparèrent pour le grand jour où ils quitteraient l'habit du monde et prendraient la livrée des serviteurs de Dieu à Sainte-Croix.

Le 8 septembre est la fête de la Nativité de la Sainte Vierge et un jour très approprié pour la réception de l'Habit. Le 8 septembre 1874 était un grand jour pour les Frères de Sainte-Croix car il marqua la naissance dans leurs rangs d'un Frère qui pendant sa vie apportera gloire et distinction à leur Communauté. Et, en effet, c'était une journée merveilleuse dans la vie de John O'Neill car cela le sépara du monde pour faire une œuvre spéciale pour Dieu.

Les cérémonies vestimentaires et les prières qui les accompagnent sont très révélatrices de cette séparation. Lorsque les postulants entrent dans le sanctuaire, le ministre officiant bénit les cierges en prononçant la prière : « Seigneur Dieu, Père Tout-Puissant, véritable lumière et source de toute lumière, répande sur ces cierges Ta bénédiction, et comme Tu as éclairé le chemin de Moïse sortant du pays d'Égypte, guide ainsi Tes serviteurs qui, par amour de Ton nom, abandonnent maintenant le monde, afin qu'ils héritent la vie éternelle par le Christ, notre Seigneur. Amen. »

Chaque postulant reçoit alors un cierge avec le conseil : « Recevez cette lumière : laissez-la briller dans vos mains, comme le symbole des bonnes œuvres dont vous devez donner l'exemple, et des louanges incessantes que vous devez rendre à un Dieu qui a été si miséricordieux envers vous. »

Puis, le *Veni creator* est chanté, suppliant le Saint-Esprit d'illuminer ceux qui sont sur le point de prendre sur eux le joug du Christ. Lorsqu'elle est finie, le ministre officiant dit : « Mon fils, que désirez-vous ? » À cela le postulant répond : « Révérend Père, je vous demande l'Habit de cette Congrégation, et la faveur de pouvoir subir ma probation dans les exercices du Noviciat. »

Les habits sont ensuite bénis et donnés aux postulants avec ces mots : « Recevez cet habit, symbole de l'homme nouveau, que vous devez revêtir par votre mort au monde et votre union avec Jésus-Christ. » Puis ils se retirent à la sacristie pour revêtir leur tenue religieuse.

Lorsque les novices reviennent, revêtus de leurs Habits, ils sont aspergés d'eau bénite tandis que le prêtre dit : « Écoute, Seigneur, nos supplications et daigne bénir et sanctifier ceux-ci, Tes serviteurs, renonçant à la voie du monde ; et qui , nous en remettant à Ton Saint Nom et à l'intercession de Saint Joseph, nous leur revêtons de ce saint habit afin qu'ils puissent Te servir fidèlement, rester constants, vivre sobrement, pieusement et justement, dans l'attente d'une immortalité bénie et de Ta venue, qui vis et règne un seul Dieu, monde sans fin. Amen. »

À la fin du service ce 8 septembre 1874, John O'Neill était connu sous le nom de Frère Columba. Il entama alors cette année de formation intensive : le noviciat. Pendant ce temps, il était parfaitement informé de toutes ces obligations et privilèges, et il recevait de nombreuses occasions de pratiquer les vertus de sa nouvelle vie. Pendant cette période aussi, le maître des novices avait le temps d'observer son aspirant, de le corriger si nécessaire et de s'assurer s'il devait ou non être autorisé à rester dans la Congrégation.

Au cours de cette année passée dans la maison du noviciat, Frère Columba posaient une fondation profonde pour les vertus pour lesquelles il devenait plus tard célèbre : la foi, l'humilité, la charité. Ceux qui le rencontraient par hasard n'auraient rien remarqué d'inhabituel chez lui, et

ceux qui vivaient avec lui appréciaient ses excellentes vertus. Il y avait très peu de l'une ou l'autre groupe à cette époque, mais il viendra un jour où il serait connu et aimé par des milliers, dont beaucoup qu'il ne rencontrera jamais.

Chapitre 6

Depuis le moment où Frère Columba quitta le noviciat jusqu'au 15 août 1876, il travailla dans la cordonnerie de la Communauté et prouva bientôt qu'il était un cordonnier accompli. Mais aucun travail, qu'il s'agisse simplement d'un peu de couture ou de la fabrication d'une nouvelle partie de chaussures, n'était accordé moins que sa meilleure considération. Il savait que les petites choses étaient très importantes et donc il les faisait bien.

Notre Dame avait plusieurs grands incendies au cours de son siècle d'existence, et dans ces nombreux documents importants étaient perdus. Ce que nous avons cependant montre que le 15 août 1876, la grande fête de l'Assomption de Notre-Dame, il se consacra irrévocablement à Dieu par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Ces vœux constituent l'essence de la Vie Religieuse : ils sont prononcés par ces âmes généreuses qui veulent suivre le Christ de plus près que les chrétiens ordinaires. Ils sont faits par les héros de Dieu, et leur observance exige des sacrifices constants.

Dans la Congrégation de Sainte-Croix, un quatrième vœu est prononcé par ceux qui se sentent appelés au travail des missions étrangères. Elle n'est demandée à personne, mais Frère Columba voulait se mettre à l'entière disposition du Supérieur Général et il prit donc le vœu de la mission étrangère. La dignité et la solennité des vœux s'expliquent par le libellé de la formule en usage dans la Congrégation :

« Moi, John O'Neill, Frère Columba, bien qu'indigne que je sois, mais néanmoins comptant sur la Miséricorde Divine et désirant ardemment de me consacrer à l'Adorable Trinité, je fais pour toujours à Dieu Tout-Puissant les vœux de Pauvreté, de Chasteté et d'Obéissance, selon au sens des Règles et Constitutions de cette Congrégation, et du vœu d'aller partout dans le monde qu'il plaît à la Supérieure Générale de m'envoyer, en présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la Bienheureuse Vierge Marie, conçue sans péché, de son digne époux, Saint Joseph, et de toute la cour céleste. »

En ce jour d'août où Frère Columba apposa sa signature sur ses vœux, il était l'un des hommes les plus heureux de la terre. Il avait enfin atteint le grand désir de son cœur. Il se porta immédiatement volontaire pour aller en Inde dans nos missions étrangères, et aussi pour aller à Molokai pour aider le Père Damien dans son magnifique travail parmi les lépreux. Rien n'était trop héroïque pour cette âme généreuse. Mais pour l'instant, il devait se contenter de raccommo-der les souliers de la Communauté à Notre Dame. Peut-être fallait-il à son âme ardente plus d'héroïsme pour cela que pour aller en Inde ou à Molokai.

Moins d'un mois après sa Profession, Frère Columba fut envoyé avec Frère Peter et Frère Raymond pour prendre en charge l'Asile Orphelin Saint-Joseph à Lafayette, Indiana. Il y avait alors soixante garçons dans l'asile, et ce nombre augmenta progressivement au cours des neuf années que Frère y passa, jusqu'à ce qu'en 1885 il y en eût cent quinze.

À l'été 1885, Frère Columba reçoit une Obédience pour retourner à Notre Dame et prendre ses fonctions à la cordonnerie communautaire. La boutique était située dans la partie centrale d'un bâtiment tentaculaire communément appelé 'The Shops'. Le bâtiment se trouvait à peu près à l'emplacement actuel de Dillon Hall : il abritait les ateliers de ferblanterie, d'électricité, de plomberie et de menuiserie, ainsi que l'établissement d'entreprise. Plusieurs laïcs

étaient employés dans la cordonnerie à côté des Frères, car le département des travaux manuels de l'Université, de plus en plus nombreux, avait besoin de plus d'aide que la Communauté ne pouvait en donner.

Frère Columba continuait à exercer son métier au même endroit pendant les sept années suivantes. A cette époque, le Père Sorin était malade et devait passer la plupart de ses journées dans sa chambre. Pour une raison que nous ignorons maintenant, il nomma Frère Columba comme son infirmier privé. Les Sœurs de Sainte-Croix, bien sûr, prodiguaient tous leurs soins au Père Sorin, mais il dépendait toujours de Frère Columba.

Frère veillait sur le prêtre vieillissant avec la plus grande dévotion. Il savait que le Père Sorin avait travaillé dur et longtemps au service de Dieu et avait droit au peu de confort qu'il pouvait lui donner. Frère Columba n'était jamais bien au-delà de l'appel du malade pendant les deux années suivantes. Au fur et à mesure que la maladie du Père progressait, il devenait de plus en plus faible, jusqu'au 31 octobre 1893, où le vieux Fondateur passa paisiblement à sa récompense.

Après la mort du Père Sorin, le Père William Corby, provincial, aumônier de la guerre de Sécession et deux fois président de Notre Dame, donna au Frère Columba une Obéissance pour retourner au cordonnier et à la cordonnerie, la poste qu'il conserva pendant plus d'un quart d'un siècle. De temps en temps, l'emplacement de la cordonnerie changeait, mais quel que soit le progrès ou la nécessité exigeaient, l'agréable, serviable, et fervent Frère Columba était toujours là et toujours le même.

Un jour, son Supérieur Provincial décida que Frère Columba se rendrait à Chicago chez le célèbre chirurgien docteur Senn, qui s'était à juste titre fait connaître par son habileté. Frère céda aussitôt à l'Obéissance bien qu'il ne se souciât pas de savoir s'il boitait ou non. Il redoutait

surtout la dépense pour sa Communauté. Mais il y alla, et l'opération était un tel succès que cela semblait presque un miracle. Au lieu de son ancienne démarche maladroite, Frère avait maintenant le moindre boitillement.

De retour à son poste, Frère travailla plus dur et plus longtemps que jamais. Il était déterminé à compenser les dépenses engagées. Et ceux qui le connaissaient le mieux savaient qu'il priait plus longtemps et plus ardemment aussi.

Puis un jour, Frère entra dans sa cordonnerie avec une nouvelle statue du Sacré-Cœur à la main. C'était le cadeau d'un ami, quelque chose que le Frère voulait depuis longtemps. La statue occupait une place d'honneur dans la boutique et, de temps à autre, les yeux de Frère se levaient de son travail vers l'endroit où les yeux de la statue le regardaient.

Quelque temps plus tard, Frère se présenta avec une boîte de bougies veilleuses, et à partir de ce premier jour, la première chose qu'il faisait à son arrivée le matin était d'allumer la bougie devant la statue. Il ne fallut pas longtemps avant que la rumeur ne se soit répandue à propos du sanctuaire et, à grande vitesse, les commentateurs se divisèrent en deux camps, ceux pour et contre l'innovation. Le bon Frère ne rêvait guère en installant son petit sanctuaire qu'il serait même remarqué, sans parler de susciter la polémique. Mais cela ne le dérangeait pas : il avait la permission du Supérieur et c'était tout ce dont il avait besoin.

Un jour, peu de temps après, Frère Columba vint à la boutique avec un paquet de matériel à partir duquel fabriquer des insignes du Sacré-Cœur.

« Il y a des moments où je ne suis pas occupé », il dit à l'un de ses assistants, « et j'ai l'intention de les utiliser pour fabriquer des insignes du Sacré-Cœur. Ils seront plus substantiels que ce que l'on peut acheter et ils coûteront moins cher. Je veux pouvoir les donner à ceux qui les demandent, ou qui les utiliseront. »

L'homme écouta avec un sourcil levé, mais il ne fit aucun commentaire. Frère était responsable de la boutique ; c'était le patron : qu'il fasse ce qu'il voulait.

Bientôt, cependant, malgré les doigts raides et calleux de Frère, la quantité d'insignes finis augmenta, et cela malgré le nombre qu'il distribuait chaque jour.

Une fois de plus l'opposition surgit, une fois de plus deux camps étaient clairement définis.

« Pourquoi est-ce que quelqu'un devrait s'énerver sur le fait que je distribue de petits insignes du Sacré-Cœur ? » demanda-t-il à un ami en apprenant la nouvelle de l'opposition.

« Je ne m'en soucierais pas, Frère. Les bonnes choses sont souvent entravées à la fois par l'ignorance et la malveillance. »

« Oh, je ne suis pas du tout inquiet à ce sujet. Le matériel m'a été donné, et j'ai la permission de l'utiliser à cette fin. C'est étrange, cependant, combien de discussions cela cause. »

« C'est de la publicité, mon Frère. J'espère seulement que tu pourras répondre à la demande. »

Et c'était le vrai travail. Frère Columba continuait à ne passer que son temps libre à fabriquer les insignes, mais un étudiant racontait à un autre comment il avait obtenu le sien, et ainsi le nombre de ceux qui en voulaient augmentait constamment.

À cette époque, Frère Columba n'utilisait ses insignes que comme moyen de répandre la connaissance et la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, une dévotion qu'il avait lui-même pratiquée pendant des années et qu'il connaissait par sa lecture dans la Vie de l'actuel Saint Marguerite-Marie dont le Sacré-Cœur voulait répandre dans le monde. Aucune pensée n'avait jamais traversé l'esprit de Frère Columba quant à leur utilisation comme instrument pour inspirer la foi

pour la guérison des maladies physiques. Il les donnait simplement aux étudiants qui entraient dans sa petite boutique, et il leur demandait de les porter autour du cou ou de les mettre dans leurs poches.

A cette époque, Notre Dame n'était pas connue sous le nom de « Cité du Saint-Sacrement ». La dévotion au Sacré-Cœur était rarement mentionnée, et la merveilleuse pratique de centaines de garçons et de jeunes hommes faisant quotidiennement la Sainte Communion n'était même pas envisagée.

Frère Columba ne s'érigait pas en prophète, en innovateur ou en réformateur. Il n'allait que de sa propre manière tranquille pour faire ce qu'il pouvait pour amener les autres à partager son amour et sa dévotion pour le Sacré-Cœur de Jésus. Rien de plus que cela ne lui venait jamais à l'esprit.

Mais il viendra bientôt un moment où une grande partie de cela changera. Plus tôt, certainement, que n'importe qui aurait pu rêver.

Chapitre 7

Dans l'un de ces changements fréquents dus à la croissance ou à la nécessité, la boutique de Frère Columba fut déplacée de son ancien emplacement dans 'The Shops' vers une pièce au premier étage à l'avant du Washington Hall. Le changement signifiait très peu pour lui, mais à cette époque quelques amis donnaient de l'argent pour lui permettre d'élargir sa sphère d'influence religieuse.

Pendant des années, Frère Columba, outre sa dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, avait une dévotion filiale à Notre-Dame sous le titre du Cœur Immaculé. Pendant qu'il vivait à Notre

Dame, la ville de Notre-Dame, cette dévotion augmentait, et maintenant qu'il en était capable, il produisait des centaines de petites images du Cœur Immaculé et les donnait à tous ceux qui entraient dans la boutique. En retour, il demandait au destinataire de dire la petite prière imprimée au verso de l'image. Les élèves demandaient des copies à envoyer à leurs parents, à leurs anciens professeurs et à leurs amis. On ne saura jamais combien de centaines de ces petites images que Frère donnait. Qui pourra estimer le bien ainsi accompli !

Il semble que la distribution des petites images du Cœur Immaculé n'ait pas ajouté grand-chose au coin de l'opposition, mais il y avait une autre dévotion que Frère commença à préconiser qui semblait vraiment une innovation pour certains, et c'était le rosaire du Saint-Sacrement.

L'endroit exact où Frère Columba acquit son premier chapelet de Saint-Sacrement n'est pas connu de cet auteur. Il serait intéressant à savoir. Mais soudain, il apparut, non pas avec une paire de perles, mais avec des dizaines d'entre elles, et il les distribuait aussi librement que ses insignes du Sacré-Cœur et les images du Cœur Immaculé.

Frère prenait toujours soin d'expliquer l'usage de l'insigne ou du rosaire avant de donner l'objet à la personne qui le demandait. Il voulait être sûr que l'individu comprenait la valeur qui pouvait lui revenir de l'usage des sacramentaux.

Un jour, un homme bien connu de Frère Columba entra dans sa boutique pour lui parler. Frère lui demanda s'il avait un chapelet du Saint-Sacrement.

« Je n'ai jamais entendu parler d'une telle chose », répondit l'homme.

Frère se baissa alors et sortit un chapelet de sous le comptoir.

« Les voici », dit-il, regardant son ami très attentivement.

Puis Frère commença une explication de la méthode d'utilisation du chapelet. Il était très minutieux dans son instruction, mais il semblait plus concentré sur l'observation de son visiteur que sur les perles qu'il tenait dans ses mains.

Tout à coup, une autre personne entra dans la pièce. Presque instantanément, Frère tendit le chapelet au nouveau venu.

« Tenez, vous prenez ça », dit-il sans un autre regard au premier visiteur, « il ne les dira pas de toute façon. »

On ne sait pas si Frère Columba eut ou non un aperçu de l'esprit de l'homme, mais un peu plus tard, l'homme quitta l'Église, se maria en dehors d'elle et, à partir de ce moment-là, on ne savait jamais qu'il avait reçu les sacrements.

À un autre moment, deux jeunes Frères passèrent à la cordonnerie pour de nouvelles chaussures. Frère Columba les servit comme d'habitude. Lorsqu'ils avaient reçu ce qu'ils voulaient et étaient en train de partir, Frère rappela l'aîné et lui dit sèchement : « Votre ami ne se peignera pas les cheveux gris dans la Communauté. » Le jeune Frère ne mentionna pas la déclaration à son compagnon et, en fait, il n'y pensa guère à l'époque. Quelques mois plus tard, cependant, le novice fut rentré chez lui.

C'est à peu près à cette époque de notre histoire - 1910 - que la nouvelle commença à se répandre que Frère Columba accomplissait des « miracles ». Conformément aux décrets de divers papes, et spécialement à ceux d'Urbain VIII, nous déclarons par la présente que nous ne donnons à l'usage de mots tels que cures, miracles, etc., que leur sens purement naturel. Nous ne faisons que répéter les événements tels qu'ils nous étaient racontés ou nous étaient parvenus par écrit. Nous nous soumettons maintenant et à l'avenir à l'Église infallible qui seule a le droit de se prononcer sur ces matières. Il y a encore beaucoup de membres de notre communauté en vie

qui rendaient souvent visite à Frère Columba à cette époque et ils étaient tous d'accord pour dire qu'il parlait de « cures » ayant eu lieu à la fois à la boutique et ailleurs.

On sait aussi que sa correspondance à travers les mois commença à augmenter rapidement. Les gens lui écrivaient pour lui demander des insignes, de prier pour eux, et même pour les guérissons.

Un des Frères qui travaillait à la poste dit à l'écrivain que Frère Columba recevait souvent entre vingt et trente lettres par jour.

Nous savons que Frère Columba écrivait de nombreuses lettres en réponse à celles qu'il recevait. On se souviendra que Frère n'avait pas beaucoup d'éducation formelle, et les lettres dont nous disposons à cette époque prouvent certainement qu'il connaissait très peu l'orthographe, la ponctuation et la construction grammaticale. Mais ces choses ne le dérangent pas : il écrivait ce que son cœur lui dictait indépendamment de la grammaire.

Un jour, ce manque d'éducation lui fut souligné de force. Il travaillait dans la boutique quand arriva le président de l'Université. Frère lui parla très agréablement comme à son habitude, mais il ne put s'empêcher de remarquer que le Président n'était pas de bonne humeur.

« Frère », commença-t-il lentement, « vous écrivez beaucoup de lettres, n'est-ce pas ? »

« Oui, Père. Je le fais. »

« Et vous les écrivez sur le papier à lettres de l'Université. »

« Oui, Père. Sur une de ces tablettes », et Frère attrapa un bloc de papier à lettres avec le nom de l'Université imprimé à l'encre bleue sur chaque page. C'était du papier à lettres ordinaire, du genre vendu à la librairie de l'Université et utilisé par tous les étudiants du campus.

« Eh bien, Frère », continua le prêtre, à une vitesse un peu plus lente, en choisissant soigneusement ses mots, « Je pense que je vais vous envoyer quelques étudiants comme

secrétaires pour s'occuper de votre correspondance pour vous. Je pense que ce serait beaucoup mieux de cette façon. Vous pouvez les attendre demain ou le jour suivant. »

Sur ce, le président se retira, laissant Frère Columba un peu perplexe sur l'affaire. Que voulait-il des secrétaires ? Il ne savait pas dicter les lettres. Il ne voulait pas de jeunes étudiants assis à taper ses lettres pour lui. Eh bien, quelque chose devait être fait à ce sujet. Frère se leva, ferma sa boutique à clé et passa un coup de fil rapide au Provincial.

Le Provincial était un grand homme à tous points de vue. Peu importe qui entra dans son bureau, il semblait prêt à tout, et donc quand Frère Columba entra, il le salua chaleureusement.

Comme Frère n'avait qu'une raison pour sa visite, il en parla immédiatement.

« Le Président dit qu'il va m'envoyer deux secrétaires pour écrire mes lettres à ma place. Je ne veux pas qu'on écrive des lettres pour moi ! »

« Deux secrétaires ! » s'écria le Provincial. « Qui vous envoie les secrétaires ? »

« Le Président. Je n'en veux pas, Père. Je dois écrire tout ce qui me passe par la tête. Je ne peux pas dicter mes lettres. »

Le Père Provincial regarda Frère un moment en silence, puis il dit : « Ne vous inquiétez pas pour ça, Frère. Allez-y et écris comme vous voulez. Et si le Président vous dérange encore, vous dites simplement que j'ai dit que si vous pouviez épeler et ponctuer aussi bien que certaines des personnes importantes ici, vous ne feriez pas de miracles. »

Sur ce, Frère Columba retourna à la cordonnerie un homme satisfait et heureux. On ne sait pas si le président dit quoi que ce soit de plus sur le sujet, mais nous savons que Frère continuait à écrire ses propres lettres sur le papier à en-tête régulier.

Et d'après ce que nous pouvons apprendre, il avait de plus en plus de lettres à écrire. Des gens de South Bend et des villages et villes environnants venaient sur le campus pour voir « l'homme Miracle ». Encore une fois, les avantages et les inconvénients étaient révélés. Certains avançaient l'argument selon lequel le campus était envahi par des étrangers ; qu'il y avait danger pour la santé des étudiants et pour la Communauté du fait que des malades venaient sans cesse raconter leurs malheurs au cordonnier. Cela devait être arrêté immédiatement. Plusieurs allaient voir le président à ce sujet et l'influencèrent finalement pour qu'il ait dit à Frère Columba que cela devait s'arrêter. Mais le Président fit l'erreur de supposer qu'il était le Supérieur de Frère, ce qu'il n'était pas. S'il l'avait été, il aurait été immédiatement obéi, car Frère Columba était toujours obéissant. En fait, Frère lui rappela simplement qu'il avait non seulement la permission de son Supérieur local, mais aussi celle de son Provincial. Le président se retira aussitôt, se rendant compte qu'il avait outrepassé son autorité, mais néanmoins il ne se convertit pas à la façon de faire de Frère Columba.

Pour le moment, cependant, Frère Columba continua son travail et ses prières. Sa confiance dans le Sacré-Cœur était assez forte pour qu'il sût que tout se passerait selon le plan de Dieu.

Chapitre VIII

À partir de ce point de notre histoire, le 9 octobre 1912, nous n'avons pas besoin de se fier entièrement à la parole de ceux qui, comme cet écrivain, connaissaient personnellement Frère Columba, car nous avons à notre disposition une longue série de lettres écrites de sa propre écriture. Et il y a sans doute beaucoup d'autres lettres en possession des amis et clients de Frère

Columba. Les lettres mentionnées étaient écrites à un ami clérical en Iowa et elles couvrent une période de dix ans. La plupart sont des réponses aux lettres du prêtre, et puisque nous n'avons pas ses lettres à Frère, la signification de certaines des remarques de réponse dans les lettres de Frère n'est pas toujours claire.

Dans la première lettre, Frère nous donne une idée de sa méthode d'approche : « Je prierai aussi pour la malade. Vous lui donnez un insigne à porter et vous lui dites de dire 'Sacré-Cœur de Jésus, guéris-moi', cinq fois par jour pendant un certain temps. Offrons-lui la guérison par le cœur de la Vierge. »

Il est évident que Frère est en terrain sûr lorsqu'il va à Jésus par Marie. En cela, il suit la pratique des saints. Il est également clair qu'il attend la guérison puisqu'il déclare clairement : « Offrons-lui la guérison par le Cœur de la Sainte Vierge ».

Dans une lettre du 16 novembre, il écrit : « Je ferai une neuvaine aux deux intentions. Certains l'obtiennent et d'autres non. Une femme écrit quel merveilleux remède vous avez travaillé dans ma vie. Je reçois des lettres de partout. Pourtant, je ne mets jamais une ligne dans un journal... Je n'ai aucune dépense d'aucune sorte qui vaille la peine d'être évoquée. Quand je veux de l'argent, je reçois si je prie pour cela. »

Après avoir signé cette lettre, Frère ajouta un post-scriptum : « J'ai une fille avec des béquilles à Detroit. Je [l']ai demandé de m'envoyer les béquilles. Ne riez pas. »

Il y a certaines choses à propos de la lettre ci-dessus communes à toutes celles que nous avons. Tout d'abord, il est notable que Frère prie constamment ; deuxièmement, il montre une candeur enfantine en parlant des guérisons ; troisièmement, il s'étonne qu'on entende parler de lui puisque rien ne paraît dans les journaux ; et enfin, sa parfaite confiance dans le Sacré-Cœur. « Quand je veux de l'argent, je l'obtiens, je prie pour cela. » « Je lui ai dit d'envoyer les

béquilles. » Et puis, il y a aussi certaines expressions qu'il utilise régulièrement : « Certains l'ont », par là il entend un remède. Une autre expression courante est « Ne riez pas ». Et avant sa signature, en guise de conclusion élogieuse, il écrit d'une façon charmante : « Bon amour ». On se rappelle la simplicité de saint François d'Assise.

La dernière lettre que nous avons de 1912, datée du 20 novembre, est la suivante :

Cher Père :

J'ai reçu votre lettre bienvenue. Envoyez tous vos gens affligés. Ce n'est pas un problème pour moi. J'ai parfois soixante neuvaines. J'ai eu deux cures dimanche. Un, une plaie courante. C'est guéri. Une, encline à la consommation, toussait tellement : une jeune femme. Dès qu'elle a mis l'insigne, la toux l'a quittée. J'en ai eu un lundi : un jeune homme, marié en Irlande. Il n'a pas bu depuis août.

On m'a demandé de rendre visite à une dame à l'hôpital. Semble pas d'espoir. Elle avait subi une opération. Elle m'a dit qu'ils l'avaient calée dans son lit la nuit et que le matin elle s'était trempée avec du pus à l'arrière du cou. Elle est à la maison maintenant et à son travail. Elle a dit qu'après mon départ, le pus avait cessé de couler et que les médecins ne pouvaient pas le comprendre. S'ils disaient leurs prières, ils le feraient.

J'amène les gens à leur devoir— douze ans au loin, et les enfants baptisés. Vous voyez donc que j'ai un sacré boulot. J'ai répondu à trois lettres : je ne leur dis pas grand-chose. J'ai peu de temps entre les fois dans la cordonnerie.

Dans cette lettre, nous avons la première indication que Frère sortait du campus pour visiter des personnes qui ne purent pas venir le voir. Au cours des années qui suivirent, Frère faisait de nombreux voyages, certains d'entre eux loin de chez lui, mais toujours à la demande ou avec la permission de ses Supérieurs. Souvent, les gens venaient le chercher et l'emmenaient dans les hôpitaux ou chez leurs malades. De telles choses ne semblaient pas le moins du monde déranger Frère. Quand l'Obéissance lui permettait ou lui demandait d'y aller, il allait comme un enfant à une fête.

Dans cette lettre, nous avons aussi la première mention du vaste travail spirituel qu'il essayait de faire pour ceux qui en avaient encore plus besoin que leur besoin de soulagement physique.

Imprimer une lettre après l'autre, et les commenter, serait peut-être trop fatigant pour le lecteur, si intéressantes que soient les lettres. De-ci de-là, cependant, une citation sera donnée chaque fois qu'elle jettera un nouvel éclairage sur le personnage de Frère ou sur son travail.

Dans une lettre datée du 17 janvier 1913, nous lisons : « J'étais à St. Mary's, une école de filles, à un mile d'ici. Dernièrement, il y a eu plusieurs cures là-bas. Pendant que j'y étais, dix Sœurs sont venues me voir pour des cures. [Elles] se sont mis à genoux vers moi pour que je fasse le signe de la croix sur eux avec l'insigne. Cela ne vous tuerait-il pas ? Je n'en ai jamais cherché. Dieu m'honore et m'humilie en même temps. »

Le 12 août de cette année-là, une nouvelle note entre dans ses lettres : « Une fille paralysée a été amenée ici et un garçon phtisique d'une famille. Des protestants. Les deux sont en train de guérir. Presque tous les protestants l'obtiennent. » Frère admirait beaucoup la grande foi démontrée par ces gens.

Il est très intéressant de noter, en lisant les lettres de Frère de 1914, qu'il ne fait aucune mention de la terrible guerre qui se déroule en Europe. Toute son attention est donnée à son travail, à ses prières et aux pauvres qui viennent à lui ou vers lesquels il est envoyé par ses Supérieurs.

Dans une lettre du 30 octobre 1914, on lit : « J'ai dû sortir [du] lit pour aller chez un fou. Il a fallu deux hommes pour le tenir. On n'a jamais entendu de tels jurons. Je croyais que le diable était là. Le prêtre et le médecin étaient là. Je l'ai béni avec l'insigne et je me suis assis et j'ai prié. Il s'est endormi et s'est réveillé le lendemain matin guéri. »

Mais toutes les lettres de Frère au prêtre ne sont pas entièrement consacrées aux guérisons. Certains d'entre eux sont très humains, comme celui du 4 novembre 1914 : « Tout est devenu démocrate dans cet État, ce pays et ce canton. Pas mal de catholiques sur le ticket. Nous avons perdu cinquante-deux têtes de bœufs à cause de la fièvre aphteuse. Du bétail que nous avons acheté pour tuer. » De telles notes sont courtes, cependant, et il revient encore à sa dévotion au Sacré-Cœur. « Je n'ai pas oublié vos gens de couleur... Si je retourne à Keokuk, j'irai à leur église et leur enseignerai la dévotion au Sacré-Cœur et leur donnerai des insignes et des images... Je ne dirai rien sur la conversion ... Laissons le Sacré-Cœur au reste. »

Depuis longtemps déjà, Frère Columba espérait un sanctuaire spécial pour le Sacré-Cœur à Notre Dame. La première mention de cela dans les lettres que nous avons est dans une datée du 11 novembre. Dans la lettre, il dit : « J'ai prié pour avoir un miracle que les gens pourraient voir... Je ne faisais jamais ça avant. Mon objectif était d'obtenir un sanctuaire. Les gens doivent voir quelque chose. » Il n'était pas destiné à réaliser son rêve d'un grand sanctuaire séparé.

Au fil des mois, le nombre de personnes qui venaient sur le campus augmentait régulièrement. Chaque courrier qui arrivait apportait son quota de lettres. Le nombre de voyages que Frère était obligé de faire à travers l'Obéissance l'obligeait à confier à d'autres la plupart des travaux de la boutique. Presque chaque jour, il entendait parler de nombreuses guérisons.

Le 12 octobre 1915, il écrit à son ami prêtre : « J'ai eu deux cas de trismus. Protestants— tous deux guéris. L'un était un homme, l'autre une femme. J'ai fait [le] Signe de la Croix sur leurs bouches avec l'insigne. La bouche de l'homme s'est ouverte immédiatement, celle de la femme dans deux jours. Tous deux sont parfaitement guéris. » Il termine la lettre en disant au prêtre : « Priez le Cœur de Marie. [C'est] ainsi que j'ai obtenu tant de faveurs. J'ai fabriqué 25 000 insignes [du] Cœur Immaculé avant de faire quoi que ce soit avec le Sacré-Cœur. »

Nous n'avons que quatre lettres de Frère Columba pour l'année 1916. Dans celle datée du 5 décembre, nous lisons : « Madame a été alitée pendant quarante ans. Après la neuvaine, elle s'est levée et est en train de travailler. » Il note également : « Ils réparent la chapelle en rondins pour que je puisse être là le dimanche. »

Mais Frère ne put pas utiliser la Log Chapel, car peu de temps après avoir écrit la lettre, il attrapa la grippe. Une épidémie de la maladie se propagea dans le pays pendant la Première Guerre mondiale. Notre Dame n'échappa au fléau, et petits et grands furent frappés. Malgré le fait que Frère Columba était proche de la soixantaine, il sentait qu'il devait faire sa part pour aider les malades. Avec sa vitalité surmenée, il devint une victime de la maladie et bientôt tous avaient perdu l'espoir pour sa vie. La Communauté redoubla de prières et des amis de toutes les régions du pays prirent d'assaut le ciel pour sa guérison. Il survécut à la maladie, mais son ancienne santé robuste ne revint jamais.

Le 20 janvier, il écrivit : « Je vais bien à nouveau. Pas si fort mais je me ressemble à peu près [le] même. Ils pensaient que j'allais mourir car j'étais vieux et [c'était] une maladie épouvantable. Je suppose que les prières m'ont sauvé. Cela m'apprendra à avoir des sentiments pour les autres. »

Dès que Frère put se déplacer, il retourna au travail. Des visiteurs venaient tous les jours, et de ses lettres nous apprenons qu'il fit à nouveau des voyages dans divers endroits pour voir des personnes trop infirmes pour venir à lui. Dans sa lettre du 30 avril, on lit : « N'aime pas y aller trop souvent, pourtant je ne rate presque jamais la guérison quand je sors. » Dans la même lettre, il ajoute : « Dimanche prochain, j'ouvrai mes visites dans la Chapelle en Rondins. C'est bien arrangé. »

Les lettres de cette année parlent toutes de bijoux et de pierres précieuses que les gens envoient. Frère a l'intention de faire fondre l'or et d'en faire de beaux calices qui peuvent être incrustés de pierres précieuses. Il note également que de l'argent est envoyé pour l'érection d'un sanctuaire approprié pour le Sacré-Cœur.

Il n'y a qu'une seule lettre dans notre dossier pour l'année 1918. Dans cette lettre, Frère dit qu'il passa vingt-quatre jours à Joliet, Illinois. « Un à deux cents par jour. Toutes les classes sont venues, et les gens de couleur reçoivent tellement de guérisons instantanément quand je les ai bénis... Des centaines étaient guéris... Venant tout le temps des villes voisines et de Chicago. »

Pendant que Frère Columba était en séjour à Peoria, un ministre protestant local, le Révérend Carl F. Bruhn, écrivit l'article suivant pour le *Joliet Evening Herald News* :

Le temps des miracles est-il passé ? Si des guérisons merveilleuses ont été opérées par Jésus il y a dix-neuf siècles, et s'Il est, comme le croient les chrétiens, l'éternel et tout-puissant, les mêmes guérisons physiques ne peuvent-elles pas être accomplies aujourd'hui comme les évangiles enregistrer dans les jours de Sa chair ?

Il y a des gens à tous les âges qui ont cru que la réponse à ces questions devrait être un oui catégorique. Il y en a beaucoup à Joliet aujourd'hui qui croient qu'ils peuvent témoigner en tant que témoins oculaires de ces choses au cours des derniers jours.

Frère Columba, qui vit à l'Université de Notre Dame, est à Joliet depuis un certain temps, venant ici en premier lieu pour chercher du soulagement pour Mademoiselle Agnes McFadden, qui souffrait de névrite après une opération. De grandes foules se sont rassemblées chaque soir à la maison de Madame Ann Delaney, où Frère Columba a élu domicile à Joliet. De nombreux cas de guérisons remarquables auraient été accomplis en réponse à la prière par cet homme simple à la foi enfantine.

À un journaliste du *Herald-News*, Frère Columba a dit que le pouvoir n'était pas en lui-même, qu'il ne comprenait pas comment ou pourquoi il pouvait faire ces choses et pas d'autres, ou pourquoi certains semblaient être aidés et d'autres non. Il a dit qu'il était en visite dans la ville dans l'intérêt des malades et des affligés et qu'il resterait aussi longtemps qu'il pourrait aider. Il ne cherche aucune publicité ni récompense personnelle pour son travail.

Parmi les guérisons censées avoir été accomplies à Joliet, on peut citer la restauration de la parole à Bessie Egan, qui est restée sans voix pendant quatre ans à cause de la scarlatine. Elizabeth Delaney, qui a perdu la vue d'un œil il y a dix-neuf ans, dit qu'elle

voit mieux qu'elle ne l'a fait depuis des années. Une fille de treize ans qui était sourde recouvra l'ouïe, et la névrite de Mademoiselle McFadden était grandement soulagée.

Frère Columba dit qu'il a guéri des aliénés, des aveugles, des sourds et des muets, plusieurs atteints de cancers, et d'autres de la rage et du tétanos. Il dit que treize cents guérisons ont été le résultat d'une correspondance avec ceux qui ne pouvaient pas venir. Pendant la journée, il est conduit dans diverses maisons pour s'occuper des malades qui ne peuvent pas venir le voir.

Lorsqu'on lui a demandé si la foi était une condition nécessaire de la part de l'individu cherchant un soulagement, le guérisseur répondit :

« Personne ne peut s'attendre à être guéri s'il néglige son devoir. Le Seigneur peut guérir ces gens, mais il est peu probable qu'Il le fasse. Guérir le corps n'est pas une vraie bénédiction à moins que l'âme ne soit aussi guérie. Certaines personnes pieuses ne sont pas guéries, et il semble que le Seigneur ne puisse pas faire de certaines personnes des saints à moins qu'Il ne fasse tomber les accessoires de dessous eux. »

Il ne fait aucune distinction entre catholique et protestant en ce qui concerne la guérison. Lorsqu'on lui demanda la méthode de guérison, il dit :

« Ce n'est pas la Science Chrétienne, mais la prière au Sacré-Cœur de notre Seigneur. »

L'insigne du Sacré-Cœur est remis au malade et une prière spéciale doit être répétée. Les protestants sont invités à prier à leur manière.

Les épileptiques, les tuberculeux et les affligés de toutes sortes sont amenés à la maison Delaney ou ils sont visités par Frère Columba. Le nombre de guérisons à Joliet à ce jour serait plus de vingt. Aucun registre des noms n'était conservé, car il n'y avait aucune tentative de faire de la publicité, sauf lorsque ceux qui étaient aidés le disaient à leurs amis et à d'autres.

Frère Columba est un homme ignorant en ce qui concerne les livres. Il est cordonnier de métier et travaille comme cordonnier lorsqu'il ne s'occupe pas des malades, ses mains montrant les résultats du labeur quotidien. Il a un visage génial et un esprit irlandais vif, avec une réponse ou un proverbe pour chaque question. Il semble être absolument sincère et n'a aucune des marques de l'imposteur religieux. Aucun argent n'est demandé pour ses services.

La lettre suivante est datée du 16 mai 1919. « Je suis souvent en déplacement. À Decatur dix jours. Huit jours à Chicago, quatre à Joliet... Beaucoup de remèdes et de bons. » Et la dernière lettre de cette année-là, datée du 17 septembre, dit : « On commence à construire un

séminaire... et le sanctuaire occupera une aile. Je n'aime pas le plan, mais je ne dois rien dire. Tant que les remèdes continuent, c'est tout ce qui m'importe. »

En mai de l'année suivante, Frère admit : « Je ne vais pas bien depuis que j'ai attrapé la grippe. » Mais il allait à la boutique chaque fois qu'il était à Notre Dame. Les gens affluaient vers lui et il passait beaucoup de temps à répondre aux lettres.

En janvier 1921, il écrivit : « Je vais plutôt bien, mais pas comme j'étais. J'ai une toux... Le sanctuaire est presque terminé... Je suis content d'avoir vécu pour voir tant de choses. » Mais il est facile à voir par la brièveté des lettres que Frère ne va pas bien. « Je travaille... à contre-courant. » Le 12 novembre, il écrivit : « Nous devons nous résigner aux voies de Dieu. »

Il n'y a que cinq lettres dans notre dossier de l'année 1922. Elles sont toutes brèves, une bonne indication de la quantité de travail que Frère Columba essayait de faire et de son énergie défaillante. De sa santé, il dit : « Je vais plutôt bien, mais je tousse peut-être. » « Je suis à court de souffle. » « Plus tard, je pourrais guérir. » Ses autres centres d'intérêt sont : l'aide aux affligés, ses prières, un novice réputé stigmatisé dans une communauté de Sœurs à New York, et le sanctuaire.

De la novice, il écrivit : « Elle me connaissait d'une manière ou d'une autre. [Elle est] intéressée par moi et par la dévotion. Elle recouvre les insignes du Sacré-Cœur de celluloïd. Elle m'en a envoyé un. » Au sujet du sanctuaire, il y a une nouvelle note : « Le général et [le] provincial veulent que le sanctuaire du Sacré-Cœur [soit] dans la partie arrière de notre église du Sacré-Cœur. »

La dernière phrase écrite que nous avons est typique du bon Frère Columba : « Donnez ce dollar à Mack et laissez-lui un repas substantif. »

Chapitre 9

L'année 1923, le dernier que Frère Columba passait sur cette terre, le trouvait maigre et frêle, avec une mauvaise toux. L'état asthmatique, provoqué par la grave crise de grippe qu'il avait subie en 1917, s'aggravait progressivement, et parfois son essoufflement l'empêchait de quitter sa chambre. Quand il se sentait assez bien, après que le temps s'était réchauffé, il s'asseyait sur un banc au soleil. Là, ses clients le trouvaient, et malgré son état affaibli, il les recevait tous, il écoutait leurs malheurs, il les consolait du mieux qu'il pouvait, il les bénissait avec un insigne du Sacré-Cœur et il les encourageait à prier fort pour eux-mêmes.

Les lettres continuaient d'affluer, mais il fallait maintenant que Frère acceptât les bons services de quelques-uns des séminaristes, demeurant à Moreau Hall, qui rédigeaient volontiers les réponses que Frère Columba leur dictait.

L'été 1923 faisait chaud même pour les étés de l'Indiana. Avec son asthme avancé, Frère avait beaucoup de mal à se déplacer. Il s'asseyait devant l'Annexe Est quand il le pouvait. Il était assis là lorsque le feu Frère Isidore prit de lui la photo qui figurait sur ses cartes nécrologiques et qui est maintenant familière à tous ses amis. Les prêtres, frères et sœurs de l'école d'été venaient lui parler entre les cours.

Avec la fin de l'été, Frère Columba montrait une certaine amélioration. Au moment où le campus anima avec les étudiants pour le trimestre d'automne, il espérait pouvoir prendre une part plus active à son travail. Mais ceux qui le connaissaient le mieux réalisaient qu'il n'était pas aussi fort qu'il l'imaginait. Ses Supérieurs le surveillaient avec soin pour l'empêcher de se surmener.

Père Charles O'Donnell, C.S.C., avait été élu Provincial de la Province des États-Unis en 1920, et bien qu'il ait toujours été un grand admirateur et un ami personnel de Frère Columba au fil des ans, depuis qu'il était devenu Provincial il avait fait appel à lui régulièrement. Maintenant que Frère ne pouvait plus quitter les environs immédiats de la Maison Communautaire, l'inquiétude du Provincial pour son confort s'en trouvait accrue.

Début octobre, Frère n'était plus en mesure de quitter son lit. Les visiteurs continuaient à appeler et se sentaient quelque peu chagrinés de ne pas avoir été admis dans la chambre privée de Frère. Ils en étaient venus à tellement dépendre de lui pour l'aide et la consolation qu'ils ne pouvaient pas imaginer qu'il y avait des règlements de monastère à observer.

De son lit de malade, Frère Columba envoyait une prière continue au Sacré-Cœur pour tous ses amis et clients. Il suggérait des réponses aux piles de lettres qui arrivaient chaque jour, jusqu'à ce que finalement son médecin ne lui ait permis plus de faire ainsi.

À la mi-novembre, tous étaient conscients du fait que Frère Columba n'avait pas longtemps à vivre. Il était calme et paisible. Il ne demandait jamais rien d'inhabituel et suppliait parfois ses assistants de ne pas se surmener pour lui. Celui qui avait été infatigable pour soulager la souffrance des autres était plus que reconnaissant de la moindre attention qu'on lui témoignait, craignant constamment d'être un fardeau.

Le corps robuste de Frère n'était plus qu'un squelette recouvert de peau. Il ressemblait même d'un petit homme. Son souffle laborieux venait par saccades inégales. À l'exception d'une légère rougeur sur ses joues, son visage et ses mains pâles étaient à peine discernables du linge de son lit. Pendant la journée, les bonnes Sœurs de Sainte-Croix qui avaient la charge de l'infirmerie de la Communauté lui prodiguèrent des soins constants et tendres. La nuit, nos Frères de la Maison Communautaire et de Dujarie se relayaient chez lui.

Dès que le médecin le jugea bon, les derniers sacrements furent administrés. Frère les reçut avec la plus grande dévotion, et il était très content. Le Père O'Donnell laissa un ordre d'être convoqué personnellement dès que Frère montrerait des signes de mort.

La nouvelle de la gravité de l'état de Frère Columba se répandit rapidement de l'un à l'autre. Ceux qui avaient été aidés par lui encourageaient leurs amis à prier pour sa guérison. La Communauté ne fit rien pour attirer l'attention, mais on craignait que la nouvelle ne dérange le campus.

La nuit du 19 novembre était particulièrement éprouvante pour le malade. Son extrême faiblesse et sa condition asthmatique l'empêchaient presque de respirer. Pourtant, il était calme et parfaitement résigné.

Lorsque les premières lueurs de l'aube grise tremblaient à l'est, la mort fut proche. Le Père Provincial fut appelé et précipité dans la chambre de Frère. Il donna à l'humble serviteur du Sacré-Cœur une ultime absolution, récita les prières pour les mourants et entendit le dernier soupir faible de la belle âme de Frère au moment de rencontrer son grand Ami.

Il était 7 h 35, mardi matin, le 20 novembre 1923.

Le Père Charles O'Donnell restait silencieux à genoux, la tête entre les mains. Il faisait de grandes demandes à son ami défunt, et parmi eux un en particulier.

Et son vieil ami, alité depuis longtemps, entièrement aveugle et tout à fait sourd, n'avait pas été aux sacrements depuis longtemps. Père en était profondément attristé. Il avait essayé tous les moyens en son pouvoir pour amener l'homme à se confesser et à communier. Maintenant, il plaiderait avec Frère Columba. Il demanda comme une faveur spéciale, un signe que Frère et son travail plaisaient à Dieu, que ce vieil ami à lui recommençât à assister aux sacrements. Et sans

aucun doute, il y avait beaucoup d'autres pétitions envoyées au Frère, mais celle-ci, le Père O'Donnell la révéla.

Le samedi suivant la mort de Frère Columba, le vieil homme dit à un de ses amis :

« N'est-ce pas samedi ? »

« Oui. Pourquoi ? » fut dit assez fort pour qu'il l'ait entendu.

« Je veux me confesser aujourd'hui et je veux qu'on m'apporte la communion demain. »

Père O'Donnell avait sa réponse. Pour lui, rien de plus n'était nécessaire.

Chapitre 10

Mercredi, le corps du Père Columba, vêtu de l'habit des Frères de la Congrégation de Sainte-Croix, fut déposée en l'état dans le salon de la Maison Communautaire. Aucun avis n'avait paru dans le journal de South Bend, mais déjà la nouvelle s'était largement répandue, et des centaines de personnes vinrent prier et toucher des articles aux mains flétries pour les ramener à la maison comme des reliques.

Étant donné que le salon était très petit et que la foule était tellement plus grande qu'elle ne pouvait se débrouiller seule, il était nécessaire d'avoir plusieurs membres de la Communauté à portée de main en tout temps pour maintenir l'ordre et la foule en mouvement. La foule continua jusqu'au lendemain et tard dans la nuit. Tôt le lendemain matin, la ligne reforma. À huit heures moins le quart, il fallut refuser l'entrée pour fermer le cercueil et transporter la dépouille à la Chapelle Universitaire Notre-Dame du Sacré-Cœur pour la messe de requiem et l'enterrement.

Amis et clients s'alignèrent de chaque côté de la route pendant que le corbillard portait les restes à l'église. L'église était remplie de monde avant l'arrivée du cercueil. Beaucoup pleuraient ouvertement comme si Frère avait été leur père ou leur mère.

La grand-messe fut chantée par le Père Joseph Gallagher, C.S.C., alors Supérieur de la Maison Communautaire. En règle générale, aucun sermon n'était prononcé lors des funérailles d'un de nos membres, mais le Provincial, le Père Charles O'Donnell, se sentait poussé à prêcher. Il monta en chaire au milieu d'un lourd silence. Après la brève pause, pendant laquelle Père semblait regarder bien au-delà de son auditoire, il se mit à parler de sa voix riche et claire :

Apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur.

Je suis sûr que si les morts pouvaient parler, il dirait quelque chose d'heureux. Il était si sage et si sincère, son humanité était si large, sa piété était si simple et pratique — il est difficile de voir comment même le grand changement qu'est la mort pourrait bien altérer l'homme que nous connaissons. Avec toute sa sagesse et ses années, ce n'était qu'un enfant simple et bon, et il s'est endormi enfant fatigué, dans les bras de Dieu. Il faut que s'il pourrait nous dire quelque chose qu'il sait au-delà de ce que nous savons, ce serait une parole heureuse et sûre que tout va bien, que notre foi et notre espérance sont remplies et que la charité ne manque pas. À sa manière lumineuse et originale, il dirait cela, d'un point de vue qui doit être proche du Sacré-Cœur.

Quelles choses merveilleuses, mes amis, ces funérailles ! Aux yeux du monde, nous ne nous réunissons qu'à propos de cette dépouille mortelle d'un vieil homme dont la vie n'a pas été d'une grande importance, un homme qui a fait aucun service spécial pour son prochain. Il n'y avait aucune distinction de naissance, ou richesse, ou éducation, comme le monde le voit. Il n'a rien écrit, il n'a rien inventé, il n'a rien contribué au progrès de l'humanité. Il était cordonnier le jour, et parfois infirmier la nuit. Pourtant, son nom était connu à des milliers, dont beaucoup sont venus au cours d'une année pour lui rendre visite ; l'annonce de sa mort est portée par la presse publique dans tout le pays, et la famille religieuse dont il était membre s'unit pour lui rendre tout l'honneur en son pouvoir. Pendant deux jours, les fidèles se sont approchés de son cercueil dans un flot constant et ils ont touché leurs chapelets et leurs médailles contre ses mains, ou se sont tenus dans une dévotion ravie, regardant son visage simple et paisible.

Quel est le secret de cette distinction, quel est le cœur de ce mystère ? Est-ce notre sentiment et notre crédulité, ou y avait-il plutôt quelque chose en lui et dans sa vie pour éveiller et justifier cette haute considération ? La réponse n'est pas nouvelle, comme les termes du problème lui-même sont familiers dans l'histoire des hommes de Dieu. Il y a une distinction qui est morale et spirituelle. C'est la plus haute de toutes les distinctions et

elle est accessible aux plus humbles — non — elle n'est atteinte que par ceux qui ont appris du Christ à être doux et humble de cœur, et tel était notre Frère Columba, et de tels est le royaume des cieux.

Son histoire, dont le monde ferait si peu de cas, est une histoire de romance divine. Enfant au pied bot, fils de parents pauvres, il reçut une éducation sommaire, travaillant dès son plus jeune âge dans les mines de charbon de Pennsylvanie. Les portes de l'opportunité lui étaient fermées, toutes sauf une. Ses parents au début de sa carrière ne pouvaient lui donner qu'une seule clé, mais c'était la clé du royaume des cieux ; c'était la foi que Saint Patrick a apportée en Irlande, et St. Columba a nourris, et que des milliers de la race irlandaise ont gardé quand tout le reste était perdu. Et avec cet héritage, le jeune garçon dans les mines de charbon de Pennsylvanie était riche. Quels que soient ses handicaps sociaux ou physiques, il pourrait se déplacer le meilleur des âges, et ses pieds estropiés n'ont pas besoin de trébucher sur le chemin du ciel.

La route qu'il devait parcourir était dégagée dès le début. Dès l'âge de quatorze ans, dit-il lui-même, il a ressenti un appel particulier à servir Dieu dans la religion. Mais ce n'est que douze ans plus tard que ses pas étaient guidés, par des voies étranges et détournées, guidés, croyait-il, par la direction de la Sainte Vierge, vers Notre Dame et la Congrégation de Sainte-Croix. Et ici, pendant près de cinquante ans, il n'avait aucun doute qu'il était venu là où Dieu voulait qu'il fût. Il s'est proposé d'aller en mission à l'étranger, il s'est proposé d'aller à Molokai pour assister le Père Damien parmi les lépreux. Des supérieurs l'ont affecté à la boutique de chaussures en tant que cordonnier de la Communauté. Et là, il restait et travaillait jusqu'à ce qu'au cours du temps et de la providence de Dieu, la cordonnerie soit devenue elle-même un sanctuaire. L'humble cordonnier avait en quelque sorte appris à réparer les âmes immortelles.

Le processus de son apprentissage n'est pas tout mystère. Apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur, dit Celui dont les paroles étaient tout ce qui comptait pour le Frère cordonnier. Saint Joseph, son patron spécial, a vécu et est mort charpentier. Le fils de Dieu lui-même a sanctifié le travail manuel en travaillant. Un but élevé, une grande intention peut accompagner une action simple, et voici, l'histoire est racontée. Qui sondera la profondeur de son union avec Dieu dans ces heures de travail commun, loin des fausses valeurs du monde ? Il a appris telles leçons du Divin Maître qui a donné une sanction et un pouvoir à son propre exemple et à ses paroles quand plus tard le monde s'est frayé un chemin jusqu'à sa porte ! Ce jour est venu où l'obscurité de cette vie cachée a pris fin et où le simple Frère ouvrier a jeté un lustre bien à lui sur des milieux qui se distinguaient par bien d'autres titres.

S'il ne l'a pas vraiment initiée à Notre Dame, il a fortement et activement promu la dévotion au Sacré-Cœur, une dévotion qui, il y a trente-trois ans, n'avait pas la faveur générale qu'elle a maintenant. Ses efforts furent couronnés d'un singulier succès. Il a vécu pour voir, comme il l'a récemment dit sur son lit de mort, il a vécu pour voir toute Notre Dame un sanctuaire du Sacré-Cœur. La Sainte Vierge et le Sacré-Cœur n'ont jamais été séparés dans sa propre dévotion. Il fabriquait de ses propres mains et distribuait trente mille insignes du Cœur Immaculé de Marie. Les grandes œuvres sont

parfois très simples dans le mode de leur réalisation. Il lui vint en quelque sorte que l'insigne du Sacré-Cœur pouvait être le véhicule de la dévotion elle-même. Il est intéressant de noter dans la vie de Sainte Marguerite-Marie, à qui cette dévotion particulière s'est d'abord révélée comme un apostolat, que dès le début son grand souci était d'avoir une image qui pourrait être mise en circulation, et il est intéressant de noter encore que les premiers clients du Sacré-Cœur, à Paray-le-Monial, il y a deux cent cinquante ans, portaient sur eux de petites images du Sacré-Cœur.

Ce n'est pas mon propos de discuter en détail l'Apostolat de dévotion au Sacré-Cœur de Frère Columba. C'était sa vie. Au cours de l'année écoulée, il a dit, avec la simplicité pleine d'humour qui le maintenait si sain d'esprit et si humain : 'Je vais mourir un de ces jours, et peut-être qu'ils mettront quelque chose sur moi dans *The Scholastic*. Vous pouvez leur dire qu'il y avait un vieux cordonnier à Notre Dame, et qu'il avait une dévotion au Sacré-Cœur, et qu'il semble y avoir eu des guérisons.' *Apprenez de moi car je suis doux et humble de cœur*. Certains peuvent penser que c'est de la timidité, certains peuvent considérer comme la conservation caractéristique de l'autorité religieuse et ecclésiastique qu'il n'y a jamais eu d'enquête officielle sur ces résultats apparemment surnaturels. Quoi qu'il en soit, le bien qu'il a fait ne peut être défait, ni sa vie non vécue, ni la gloire des serviteurs de Dieu périr, ni les œuvres de Dieu réduites à néant. Mille ans avec Lui sont comme un jour, et Il ne permettra pas que Ses saints voient la corruption.

Le corps de votre bien-aimé Frère Columba sera inhumé dans notre petit cimetière communautaire, un corps usé par le labeur et par des souffrances secrètes et par de longues veillées nocturnes soignant les malades. Son âme, nous l'assumons d'être déjà face à face avec Dieu. Et nous nous l'avons déposé au repos bien mérité de cette grande compagnie de simples religieux laborieux qui, comme lui, ne désiraient que la dernière et la dernière place, il va rejoindre Frère Alfred, le maçon, qui a élevé les murs de cette même église, et Frère Neil et Frère Auguste qui sont allés de leur établi de tailleur au Paradis, et Frère Charles le bon charpentier qui s'est bâti un point d'ancrage dans le ciel, et Frère Augustin, l'excellent boulanger, à la mort duquel le vénérable Père Sorin a écrit un de ses lettres circulaires les plus charmantes et les plus belles. Spirituellement et matériellement, ils étaient les piliers de notre vie communautaire. Ce sont les vrais médiévistes d'une époque moderne, une époque qui a perdu le sens de l'éternité, l'âme des siècles de Foi. Nous ne pouvons que pleurer leur disparition et implorer Dieu d'en susciter d'autres à leur place. Les louer et les apprécier n'est pas une réflexion sur les prêtres et les Frères dont le travail était celui d'enseigner, d'administrer et de diriger le travail des autres. Simplement, ce dernier type de travail a une pleine reconnaissance humaine. Mais l'humble religieux à son établi, tout heureux qu'il soit dans la paix de sa vie cachée, trouve rarement, comme il le cherche rarement, des récompenses qui ne soient pas la béatitude éternelle.

Et c'est la récompense que nous demandons ce matin pour nos morts bien-aimés. Nos paroles sont emportées par les vents. Tout est vanité, sauf aimer Dieu et ne servir que Lui. Les opinions des hommes changent de mode, la célébrité ne survit pas longtemps, et même la réputation de sainteté peut le faire grandir et sombrer dans l'oubli. Dieu seul subsiste, et l'esprit immortel de l'homme. Sur ce bon et saint religieux sont dites les

prières qu'on offre pour tous les chrétiens morts, qu'ils soient saints ou pécheurs. Le reste est avec Dieu. Il n'y a qu'un seul avenir pour nous tous, pas un avenir de temps— car ce n'est rien— mais l'avenir qui est l'éternité. Vers cela nous nous dépêchons. Que Dieu nous permette d'apprendre de cette vie humble et noble à donner leur juste valeur à toutes les choses qui nous concernent jusqu'à ce que les choses qui nous concernent soient arrivées à leur fin. Ont-elles atteint leur fin ou plutôt seulement un commencement plus glorieux dans la mort de Frère Columba ? Nous ne savons pas. Nous savons que nous le quittons en sécurité dans la garde du Sacré-Cœur, qu'il repose en paix, et béni soit Dieu dans Ses saints. »

Il n'y avait pas beaucoup d'yeux qui n'étaient pas mouillés de larmes dans cette église bondée, mais beaucoup versaient des larmes de joie maintenant qu'ils comprenaient mieux l'importance et la valeur de la vie et de l'œuvre de Frère Columba.

La messe terminée, le long cortège funèbre se fraya un chemin à travers le campus, sanctifié par le décès de nombreux autres fils fidèles de Notre Dame et de Sainte-Croix, autour du lac, devant la maison communautaire où, pendant tant d'années, des hommes comme Frère Columba avaient appris à mourir, et sur la petite colline jusqu'à l'acre bien-aimé de Dieu.

Ensuite, une exception fut faite à la coutume communautaire. Le cercueil fut rouvert afin que les partitions qui n'avaient pas pu voir leur ami bien-aimé pussent en avoir l'occasion et pussent toucher leurs chapelets et leurs médailles à ses mains fatiguées.

Quand enfin chacun avait satisfait sa dévotion, avait rassemblé pour lui une relique à chérir, le cercueil fut fermé et descendu dans la tombe au milieu des prières toujours croissantes de ses amis. De sa place au-dessus, près des Cœurs qu'il aimait tant, il nous sourit encore. Pussions-nous imiter son exemple. Pussions-nous nous rapprocher avec Joseph et Marie du Cœur toujours aimant de Jésus.

La fin.